Retraitée, Claire Aeschimann redonne un sourire aux plus démunis

À pleines dents !

PAR MURAT KARAALI

DANS LES LOCAUX MENUS de la fondation Point d'Eau à Lausanne (PEL), situés au-rez-de-chaussée d'un immeuble moderne, la machine à café exhale un doux parfum d'arabica. Entre la buanderie commune où les lave-linge ronronnent, les locaux de douches, les trois cabinets d'ostéopathie, le cabinet dentaire et l'infirmerie, les bénévoles d'accueil dirigent les sans-abri et autres migrants en situation illégale, sous une lumière tamisée accueillante.

À quelques pas de l'entrée, des hommes d'origine africaine en peignoirs de bain fournis par la fondation discutent en attendant de récupérer leur linge. « C'est un endroit agréable, témoigne Abdul, un jeune réfugié tchadien qui patiente pour prendre sa douche. Ils sont très amicaux et toujours prêts à aider. »

A deux pas du cabinet dentaire, un nord-africain trépigne du pied. Une dent de sagesse s'est nécrosée et lui fait souffrir le martyre. « Excusez-moi, mais il attend depuis un moment déjà », soupire Claire Aeschimann, médecin-dentiste, en le pointant du menton.

Elle pousse la porte du cabinet et invite le patient, qui s'est déjà acquitté de la modique somme de 40 francs pour l'intervention, à s'allonger dans le fauteuil dentaire. Un bac stérilisateur, « de toute nouvelle génération », sourit l'assistante, bourdonne dans une petite salle attenante. La porte du cabinet s'est refermée, chassant du coup le parfum d'arabica pour laisser la place à l'eugénol. Sur un écran mat d'ordinateur, deux radiographies s'affichent.

Alors que Claire Aeschimann, 81 ans, se promène dans la bouche du patient, l'œil aguerri de l'assistante pointe une carie et la dent de sagesse nécrosée. La dentiste

PHOTO/ILLUSTRATION CRÉDIT

soulève son masque : « Ce sont souvent des situations d'urgence qui les amènent. La plupart arrive d'Afrique. Nous avons eu aussi une vague d'Equatoriens. »

Elle secoue la tête de dépit tout en remettant son masque : « Mais il y a aussi les autochtones, parmi lesquels les *working poor* («les travailleurs pauvres »), les étudiants, les apprentis ou encore les familles monoparentales qui vivent dans une grande précarité. Je ne savais pas qu'il y avait autant de misère dans mon pays. »

Puis elle se tourne vers le patient, qui décolle un instant ses yeux du faux plafond, pour lui annoncer ce à quoi il est déjà résigné : « Elle est morte. Il va falloir la sortir. »

De ces interventions, le cabinet dentaire du PEL en a pratiqué plus de 1200 l'année dernière. Les traitements de racine demeurent les plus courantes : « On propose des prothèses aussi, parce que nous travaillons avec un technicien dentiste qui nous les offre à des prix très raisonnables. Mais pas de radios panoramiques, pas de couronnes, de pivots, d'implants et pas d'orthodontie, précise Claire Aeschimann. Si on tombe sur un cas compliqué, on dirige le patient vers une polyclinique où les praticiens sont tenus de ne pas le dénoncer s'il est en situation irrégulière. »

Pour les soins dentaires, la situation pour les personnes les plus démunies est dramatique.

Claire Aeschimann travaille bénévolement pour le PEL depuis sa création. Citoyenne de la commune libre et indépendante d'Ouchy, arrière-arrière-petite-fille d'un vacher de Berne, la médecin-dentiste a la bougeotte et s'envole une fois l'an pour Kinshasa pour le compte du Secours dentaire international.

Portée sur les fonts baptismaux en 1999 par le couple Christine et François Landolt, consterné de ne pouvoir trouver des infrastructures d'hygiène pour les plus démunis, cette fondation est unique en Suisse. Depuis l'année dernière, elle est récipiendaire du prix Croix-Rouge et est à présent bien établie auprès des organisations caritatives.

En revanche, le PEL est une révélation pour ceux qui n'en connaissent point l'existence. « Nous sommes méconnus du grand public », regrette François Chéraz, 51 ans, directeur de la fondation, électricien et diplômé en Sciences Politiques de l'Université de Lausanne.

Au vu des divers besoins, le PEL s'est peu à peu développé en fournissant des soins infirmiers, médicaux et dentaires.

À 81 ans, Claire Aeschimann reste au service des démunis.

PHOTO/ILLUSTRATION CREDIT

« Pour les soins dentaires, la situation pour les personnes les plus démunies est dramatique, s'émeut le directeur. Par souci d'économie, elles négligent les soins les plus élémentaires et se retrouvent avec des devis impossible à payer. Pour les autres patients, nous les traitons avant que leur état de santé ne se détériore. Nous faisons ainsi économiser des centaines de milliers de francs à la collectivité. Sur le plan humain, comme beaucoup de migrants ont peur de se rendre à l'hôpital, on les rassure, on les accompagne et on les responsabilise. »

La fondation compte plus de 150 bénévoles : médecins, hygiénistes, ostéopathes, podologues, masseurs thérapeutiques, psychologues et coiffeurs. Sans compter ceux qui travaillent à l'accueil. Et la plupart des dentistes bénévoles sont encore en activité. « Il faut donc leur donner de la flexibilité pour qu'ils nous restent fidèles, précise François Chéraz. Le PEL est toujours à la recherche de bénévoles. Psychologues, ostéopathes, coiffeurs et autres podologues sont les bienvenus. »

Comme la plupart de ses patients, Claire Aeschimman revient elle aussi de loin. « Je suis une ressuscitée. J'ai eu de très graves ennuis de santé l'an dernier. J'ai dit à mon médecin que j'avais autre chose à faire que de mourir. » Notamment redonner un sourire aux plus pauvres.